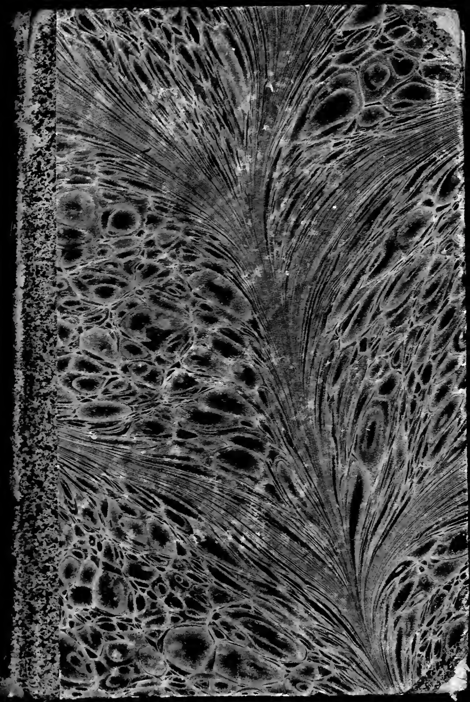
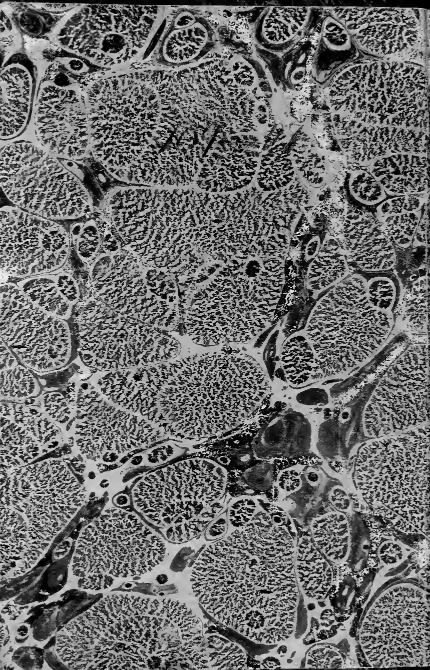
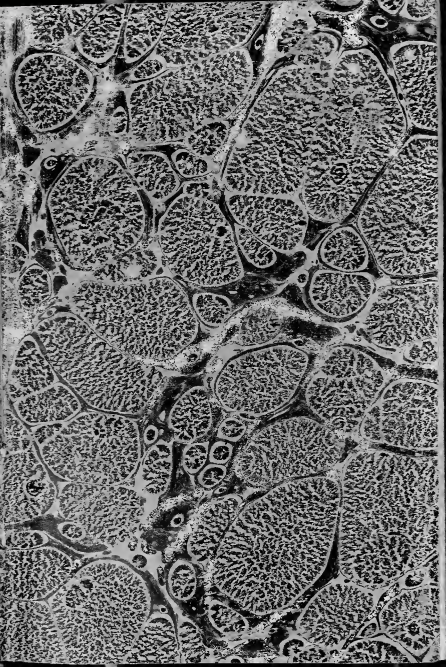






1... Deux mots sur l'Egypte = Smirne = 1832
2... Notices Biographiques =
3... Sobre los Teatros
4... De institutione Academia pro Christiana fide propagnanda = Burdigalae = 1833.
5... Sobre los Teatros
6... Sobre los progresos que ha tenido en España el arte de navegar = Madrid = Real = 1802
7... Ensayo lírico de Ariana = Madrid = Real = 1833
8... Epístola a la Marquesa de Sta Cruz = Madrid = Repullés = 1829
9... Sobre los progresos del arte de navegar en España =
10... Principios Constitucionales = Madrid = Tipograf.ca = 1837
11... Empleo-manía Española = Madrid = Millar = 1820.
12... Canto al enlace de Fernando 7.º y Cristina = Madrid = Amarita = 1829.
13... Carta del Infante D. Carlos protestando contra la jura de Isabel 2.a
14... Prospecto y trozo del Poema „el Pelayo" =
15... Las Gracias, Oda = Madrid.

DEUX MOTS
SUR L'ÉGYPTE.



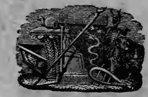
DEUX MOTS
SUR L'ÉGYPTE,

SA POLITIQUE ET SES FINANCES,

SUIVIS DE NEUF NOTICES BIOGRAPHIQUES.

Par L. Bousquet-Deschamps.





Smyrne.
IMPRIMERIE DU COMMERCE.

MDCCCXXXII.

DEUX MOTS SUR L'ÉGYPTE.

On s'entretient beaucoup depuis quelques années de la civilisation de l'Égypte. A en juger d'après certains ouvrages modernes, ce fortuné pays s'éloigne à grands pas de l'état de barbarie où il a été plongé pendant une longue suite de siècles : il jouit du rare bonheur d'être gouverné par un prince éclairé, juste, philantrope et par dessus tout, partisan enthousiaste des sciences et des arts : enfin Méhémet-Ali a reproduit toutes les merveilles du règne de Ptolémée-Philadelphe. Ses vues étendues et créatrices sont constamment tournées vers la félicité et la régénération de ses peuples; son génie actif, entreprenant, s'occupe sans relâche de combattre leurs préjugés et leur ignorance, d'épurer leurs mœurs, enfin de faire pénétrer parmi eux les lumières les plus resplendissantes du monde policé.

Voilà les prodiges qu'on débite au loin sur Méhémet-Ali et le pays qu'il gouverne : qu'on aille en Égypte, on y voit une population entière mourant de faim, couverte de haillons ou totalement nue, abritée par de pitoyables huttes de terre; ignorant toutes les commodités de la vie, privée des meubles les plus indispensables, des usten-

siles de ménage les plus grossiers, dormant sur le sol faute d'une simple natte!... On y voit des villes en ruines, des villages abandonnés, des maisons détruites, des monumens publics délabrés, enfin une population exténuée sous le joug accablant de la plus dure servitude, manquant de tout, livrée à toutes les horreurs du besoin, et marchant au tombeau à travers les décombres!... C'est là le tableau déchirant qui frappe d'abord les regards dès qu'on met le pied en Égypte, et qui devient plus effrayant encore à mesure qu'on quitte les villes pour pénétrer dans l'intérieur des campagnes. Il ne ressemble en rien au premier; mais l'un est le produit de l'imagination; l'autre est l'image fidèle de ce qui est réellement.

L'Égypte n'est point civilisée; elle ne peut pas l'être. La civilisation est la conséquence du bien être, et c'était par apporter quelqu'adoucissement au sort de son peuple que Méhémet-Ali aurait dû débuter dans la carrière des réformes; car, si l'on ne parvient jamais qu'avec beaucoup de temps et de peine à faire admettre par les masses, en général, des vérités utiles, il en coûte bien davantage encore, lorsque le réformateur agit sur une population misérable dont toutes les facultés intellectuelles et physiques sont comprimées par la faim. Il n'y a pas d'exemple d'un peuple qui ait subitement passé d'un excès de barbarie et d'avilissement à la civilisation, sans y être con-

duit par l'aisance ou tout au moins par la possibilité de satisfaire aux besoins les plus urgens de la vie. Les nations sont comme les individus; il n'y a parmi ces derniers que ceux appartenant aux classes aisées qui se procurent une certaine éducation, soit que leurs prétentions sociales leur fassent un devoir d'acquérir des connaissances indispensables pour se maintenir au rang qu'ils occupent au-dessus du vulgaire, soit que les dépenses de temps et d'argent que cette éducation exige, ne laissent pas indistinctement à tous le pouvoir d'en profiter. Ainsi, les nations pauvres et opprimées, continuellement accablées du soin de leur existence et de subvenir aux exigeances de chefs despotiques, n'ont ni les moyens ni le loisir de s'instruire, et s'instruire, pour les nations, n'est autre chose que se civiliser.

Méhémet-Ali devait donc, avant tout, nourrir l'Égypte, et quant à la civilisation, pour peu qu'il ait eu l'intention d'en encourager l'élan, elle eût surgi naturellement et sans effort du bien être général. Au lieu de cela, qu'a-t-il fait? Il a commencé par lever une armée considérable, relativement au pays, et à la faire instruire à l'européenne. C'est donc l'armée qui forme la base de la civilisation en Égypte; c'est l'armée qui doit propager les sciences et les arts, et faire fleurir l'industrie sur les bords du Nil! Mais qu'a-t-on donc appris, qu'apprend-on aux soldats de Méhémet-Ali

pour les offrir comme moniteurs au reste de la population, pour les faire servir d'instrumens à la régénération de l'Egypte? Hélas! on leur apprend quelque chose de moins encore que le peu que savent les soldats de tous les pays du monde. Et voilà le foyer d'où doivent jaillir, d'où jaillissent déjà, selon une foule de livres et de journaux, les lumières qui vont successivement se répandre dans toutes les provinces de l'empire ottoman. Reste à savoir, si on civilise les peuples avec des baïonnettes, et si ce moyen n'est pas plus préjudiciable qu'avantageux à la civilisation et à l'humanité.

Pour former une armée, il a fallu dépeupler les campagnes, par conséquent augmenter les charges de tout ce qui n'est pas soldat. Aussi le petit nombre d'individus courbés par l'âge, valétudinaires ou mal conformés, restés pour la culture de la terre, ne peuvent pas suffire aux travaux qu'elle demande. Il en résulte que même en travaillant le double de ce qu'ils devraient raisonnablement faire, ils ne peuvent retirer du sol tout ce que son étendue et sa fertilité semblent promettre, ni profiter d'un moment de repos pour prendre quelques légères notions des premiers élémens de la civilasation. D'un autre côté, où existe-t-il des moyens d'instruction pour le peuple? nulle part. Les écoles qui ont été ouvertes et dont on a fait grand bruit en Europe, sont pu-

rement militaires. L'école de médecine elle-même n'a été fondée que dans l'unique but de former des officiers de santé pour l'armée, et on peut dire de Méhémet-Ali, ce que Voltaire disait du roi de Prusse, « il a fort embelli Sparte, mais n'a transporté Athènes que dans son cabinet. » En effet, tout a été sacrifié à l'armée, et rien, absolument rien, n'a été fait pour la nation. Aussi, n'y a-t-il, jusqu'à présent, de *civilisés* que les soldats; et par la manière dont Méhémet-Ali est entré dans la voie des réformes, on peut librement penser qu'il a voulu civiliser une armée afin d'asservir et de faire contribuer plus facilement le peuple.

Les soldats étant dispensés de ces rudes travaux auxquels sont assujétis les autres habitans, on serait porté à croire que le goût pour le métier des armes est général dans le pays; au premier abord cette conséquence paraît toute naturelle. Cependant le système vicieux adopté par Méhémet-Ali a produit l'effet contraire, et l'aversion des Arabes pour la vie des camps, a été toujours en augmentant, depuis l'origine de la formation des troupes régulières. Cette aversion provient des mauvais traitemens qu'on prodigue aux soldats, de la méfiance que, dans toutes les occasions, le gouvernement n'a cessé de témoigner aux Arabes, enfin du peu de chances d'avancement que l'avenir leur présente, tous les

grades de l'armée étant réservés aux Osmanlis et à leurs esclaves (1).

On a beaucoup vanté l'introduction des manufactures en Égypte; on regardait cette innovation comme un pas immense vers la civilisation; et elle a été des plus malheureuses vû la dépopulation

(1) Je ne peux m'empêcher de faire ici quelques observations, sur le mode de recrutement employé par le gouvernement égyptien. Ce mode est on ne peut pas plus vicieux et ne saurait manquer d'inspirer aux Arabes une aversion toujours croissante pour l'état militaire, en même-temps qu'il porte une atteinte funeste à l'agriculture et qu'il contribue puissamment à la dépopulation de l'Égypte. C'est dans les campagnes seulement qu'on recrute l'armée, sans discernement et sans choix. Lorsqu'on a besoin d'hommes, on enlève tous les jeunes gens d'une province, sans s'inquiéter si dans le nombre il s'en trouve de mariés, de pères de famille, de malades; s'il y en a dont le travail est nécessaire à l'existence de vieux parens; enfin s'ils sont propres au service. On les conduit attachés comme des malfaiteurs jusqu'au lieu du dépôt, où ils arrivent ordinairement suivis de leurs mères, de leurs femmes, de leurs sœurs et souvent de tout un village. Là on choisit ceux qui n'ont pas d'infirmités trop marquées et les autres sont renvoyés. Ces levées en masse, ou plutôt ces espèces de *presses*, qui tombent constamment sur la même classe d'individus, augmentent l'aversion des habitans : aussi des villages entiers sont-ils abandonnés à la hâte à l'approche des recruteurs, et il est constant que pour avoir dix soldats, l'État perd cinquante agriculteurs. Ces émigrations ont lieu souvent au moment de la récolte, et les laboureurs, par leur fuite, causent la perte d'une quantité considérable de produits qui sont bientôt brûlés par le soleil, ou dispersés par le vent!

de l'Égypte, et les inconvéniens que présentent les localités. On s'est convaincu trop tard, qu'elle ne pouvait réussir que dans d'autres temps, c'est-à-dire, lorsqu'une éducation première, des institutions préparatoires auront déja disposé la nation à tirer parti d'un nouveau genre d'industrie. D'ailleurs cette tentative n'a pas été faite dans un but aussi louable qu'on a bien voulu le supposer. Les artisans et les ouvriers que Méhémet-Ali a fait venir d'Europe, n'ont point été appelés pour civiliser l'Égypte, mais pour satisfaire les goûts du maître. Les uns exploitent les diverses fabriques du gouvernement; les autres construisent des vaisseaux neufs ou en réparent de vieux; mais ils ne font que peu ou point d'élèves, et si leur séjour dans le pays y jette quelques semences de bien, si leur contact avec les naturels, dont ils ne parlent pas la langue, contribue à polir faiblement les mœurs de ces derniers, et à leur donner quelque idée de nos arts, Méhémet-Ali, pour l'intention du moins, aura été tout-à-fait étranger à ce résultat. Il a voulu des manufactures et il a fait venir des machines et des hommes capables de s'en servir; il voulait une marine, et il a demandé un ingénieur; mais s'il fait fabriquer chez lui, s'il fait faire des constructions navales sur ses propres chantiers, c'est tout simplement parce qu'il espère en jouir plus tôt et à meilleur marché, car la pensée que ces travaux pourraient être de quelqu'uti-

lité au peuple et le pousser dans la carrière de la civilisation, ne lui est certainement pas venue dans l'esprit.

La civilisation de l'Égypte est donc soumise aux besoins et aux caprices de Méhémet-Ali. Toutes les fois qu'il rencontrera un avantage personnel et immédiat dans l'introduction d'une innovation quelconque, il l'adoptera sur-le-champ, et contraindra ses sujets à l'adopter, dût-elle leur être encore plus nuisible, et plus évidemment contraire aux progrès de la civilisation.

C'est donc à tort qu'on a cru la civilisation fort avancée en Égypte; Méhémet-Ali n'a positivement rien fait pour elle; et cependant qui le pouvait mieux que lui? Pendant long-temps il a été le maître absolu de ce pays. Il se dispensait de rendre compte d'aucune de ses actions à la Porte, et il jouissait d'immenses revenus, qu'il aurait encore augmentés s'il avait jamais voulu consentir à en employer une faible partie au soulagement de son peuple: mais loin de songer à aucun sacrifice de ce genre, il invente tous les jours de nouveaux moyens pour lui disputer sa subsistance. Son administration est composée de gens qui, sous ses yeux, trompent l'agriculteur sur la quantité de ses produits, par de faux poids et de fausses mesures, qui le trompent encore sur leur qualité. Jamais selon eux, le *fellah* ne recueille du coton de la

première, ni même de la seconde qualité, quoique lui n'ignore pas que le gouvernement en exporte de trois qualités différentes. Sous le moindre prétexte, et même sans prétexte, ils frappent d'avanies ceux auxquels ils supposent quelques chétives épargnes, et souvent des villages, des villes et des provinces; rendant solidaires de ces odieuses exactions, les familles, les villages et toute une contrée. De telle sorte que celui qui tente d'éluder une demande de cette nature est mis sous le bâton, s'il s'obstine dans son refus, par entêtement ou par impuissance, n'importe; sa famille, puis ses amis, enfin tout un village sont exposés au même traitement! Cette solidarité monstrueuse ne se borne pas aux individus, elle s'étend aussi à tous les villages, afin qu'il n'y ait jamais rien de perdu pour le fisc, et que le village qui possède quelques ressources, acquitte la dette, souvent injustement reclamée, de celui qui a été ruiné par quelqu'accident ou par des extorsions récentes.

Si l'on emploie un paysan à une corvée, à un transport, à un service extraordinaire, on lui promet un salaire; mais au lieu de le lui payer, on lui dit qu'il appartient à un village qui doit au gouvernement, et que l'argent qu'il aurait dû recevoir sera porté en déduction de la dette commune. Il arrive fréquemment qu'on abuse de l'ignorance de ces malheureux pour leur donner de

faux *Teskérés* (1), ou pour ne point porter en reçu les à-comptes qu'ils ont payés, soit sur leurs impôts, soit sur les avanies dont ils ont été frappés, et qu'on les force à payer deux fois. Les agens de Méhémet-Ali se figurent-ils qu'un fellah a de l'argent, ils le font venir et lui en demandent; s'il refuse, il a la bastonnade; s'il accorde, on la lui donne encore pour avoir davantage. Une famille fait-elle une dépense des plus minimes, tout de suite elle est taxée à quelque nouvel impôt; on feint de lui supposer de l'aisance; est-elle au contraire obligée par son indigence, à se soumettre à plus de privations que d'autres, elle est encore taxée, parce que cette parcimonie doit nécessairement lui procurer des économies, et qu'on lui croit de l'argent : ces misérables exacteurs renouvellant dans leur insatiable avidité, les fourches du chancelier Morton, si célèbre en Angleterre par l'odieux qu'il répandit sur le règne de Henri VII.

Les revenus de l'Égypte s'élèvent à près de vingt-cinq millions de talari, et quelqu'énorme que paraisse cette somme elle est toujours insuffisante pour couvrir les dépenses du gouverne-

(1) Le *Teskéré*, dans ce cas, n'est autre chose qu'une espèce de billet au porteur, appelé en Égypte *assignation*, et avec lequel le gouvernement paie les produits de l'agriculteur, la solde du militaire, le salaire de l'ouvrier. Ces assignations, payables ordinairement à quelques mois de terme, sont escomptées à 30 ou 40 pour cent de perte, par des agens du gouvernement.

ment. On ne conçoit pas que Méhémet-Ali, qui n'a élevé aucun monument pour la postérité, qui ne fait aucun sacrifice pour le peuple, qui ne le soulage en aucune manière, se trouve toujours obéré, n'ait jamais pu apporter le moindre ordre dans ses finances et faire cesser cet état continuel de pénurie d'où ne sort pas son gouvernement. Pénurie qui ne saurait être niée, puisqu'il ne paie pas, les trois quarts du temps, ses employés musulmans, mais encore, qu'il retient pendant des années entières, les appointemens des instructeurs européens qu'il a pris à son service, et jusqu'au salaire des malheureux ouvriers étrangers qui n'ont aucun autre moyen de subsister. Il faut donc convenir que le plus grand désordre règne dans son administration, et que ses ministres si vantés, ou le trompent ou n'entendent rien en affaires, peut-être tous les deux à la fois. Quoiqu'il en soit, le mauvais état des finances de Méhémet-Ali est une chose incontestable, et bien qu'on ait essayé d'en faire remonter la cause aux dépenses que lui occasionna l'expédition de la Morée, à celles qu'exigea long-temps l'entretien des garnisons des îles de Candie et de Chypre, il est plus juste de l'attribuer à son goût pour des innovations qu'il est incapable de comprendre, aux vices de son administration, à la rapacité et à la mauvaise foi de tous ses employés, aux forts traitemens qu'il donne à la plupart d'entr'eux, et

enfin au maintien d'une armée et d'une flotte, qu'il n'a cherché à rendre imposantes que dans l'intérêt de ses vues ambitieuses.

Aujourd'hui, ces revenus qui pouvaient être facilement augmentés d'un tiers, diminuent d'une manière sensible, par la pitoyable situation où les folles prodigalités de Méhémet-Ali ont réduit le peuple. Plus une année est abondante, et plus la misère du peuple s'accroît : car Méhémet-Ali, se livrant à de plus vastes opérations en proportion de l'augmentation de ressources qu'il entrevoit dans la vente de ses produits, exporte davantage, exige du paysan tout ce qu'il a, plus qu'il n'a même, et c'est dans les années fertiles qu'on voit le plus communément arriver la disette (1).

C'est donc le peuple, et toujours le peuple, sur lequel pèsent toutes les avanies, tous les impôts, toutes les charges! Aussi l'exaspération et le mécontentement sont-ils portés à leur comble. Méhémet-Ali en a eu des preuves non équivoques

(1) En 1829, il y eut une grande disette dans une partie de l'Égypte, principalement à Rosette. Le peuple mourait de faim, et, chose horrible, inouie, des montagnes de grains, destinés aux spéculations de Méhémet-Ali, germaient en plein air, à la vue des habitans, sans qu'on leur permît même d'en acheter. Ce ne fut que lorsque ces grains furent gâtés qu'on les leur vendit très-cher avec défense de s'en procurer de meilleur. Alexandrie et Le Caire furent également soumis à cette atroce mesure.

pendant ces dernières années ; car, indépendamment du grand nombre de ses sujets qui ont émigré pour se soustraire à sa domination, beaucoup d'autres ont refusé de travailler, malgré les coups dont on les accablait : et parmi ceux qui ont été contraints par la force de cultiver les terres, plusieurs, poussés par le désespoir, ont mis le feu à leurs récoltes, détruisant de préférence les cotonniers, comme l'objet le plus important pour le gouvernement. Quelle leçon! Et Méhémet-Ali n'a point voulu en profiter. Au contraire, à chaque nouvelle marque de mécontentement, ses courtisans saisissent l'occasion de faire infliger de nouveaux châtimens au pays, mais des châtimens financiers qui tournent toujours au profit de l'administration du fisc.

Tous ces moyens violens n'ont cependant pas produit le résultat que Méhémet-Ali et ses conseillers s'en étaient promis. Les finances de l'Égypte vont de plus en plus mal, les trésors sont épuisés, les dettes s'accumulent et le crédit s'affaiblit. L'expédition de la Syrie, par les immenses débours qu'elle a exigés et exige encore, a porté le dernier coup à ce malheureux pays. Les campagnes dépeuplées ne produiront pas de long-temps de quoi remplir le déficit que d'aussi grands préparatifs ont occasionné et qui devient plus considérable à mesure que la guerre se prolonge, par les énormes dépenses de tous les jours

que nécessitent l'entretien et l'approvisionnement de quarante mille hommes de terre et de mer.

Jusqu'à présent la situation politique de l'Égypte paraît n'avoir pas été parfaitement comprise par les journalistes de l'Europe, et par Méhémet-Ali lui-même. Depuis bien long-temps ce vassal de la Porte nourrissait le projet de rompre les liens d'obéissance qui l'attachent à son souverain, et de déclarer à force ouverte l'indépendance de ses vastes domaines. Il n'a organisé une armée et n'a créé une marine que dans ce but. Il était affermi dans sa résolution par quelques-uns des hommes qui l'approchent de plus près, et même deux consuls étaient autorisés, sans toutefois avancer rien de positif, à lui laisser entrevoir la possibililé d'obtenir l'appui de leurs gouvernemens. Il s'occupa donc avec un redoublement d'ardeur et de confiance des préparatifs qu'exigeait cette grande entreprise, et il allait l'exécuter, lorsqu'il reçut l'ordre d'envoyer une division en Morée, sous le commandement d'Ibrahim. Il chercha à faire prononcer les deux consuls qui l'avaient bercé de l'espoir d'une haute alliance; mais ils n'avaient pas l'ordre de s'expliquer clairement, et Méhémet-Ali, voyant qu'il ne pouvait compter que sur ses propres forces, ajourna l'exécution de son projet favori, se soumit aux ordres de la Porte.

Depuis cette époque, tous ses travaux, toutes ses démarches tendaient à l'accomplissement de cette seule pensée. Il comptait que la situation géographique de l'Égypte, pays assez éloigné du siége de l'empire, défendu du côté de la mer par ses vaisseaux et le canon des forts, et du côté de terre par de d'immenses déserts, le mettrait à l'abri des attaques que pourraient diriger la Porte contre lui. Agrandissant ses plans à mesure qu'il les mûrissait, il envoya à plusieurs reprises des émissaires en Syrie pour engager, par les plus belles promesses, les habitans à venir se ranger sous ses bannières : enfin il concentrait peu à peu toutes ses forces dans les environs du Caire et d'Alexandrie, retirait une partie des troupes qu'il entretient dans l'Hedjias et dans la Haute-Égypte, et attendait seulement que leur réunion fût opérée et que sa flotte fût prête à le seconder, pour agir.

Les intentions de Méhémet-Ali étaient connues du Grand-Seigneur qui, vers la fin de 1828, envoya, en Égypte, un pacha arnaoûte, Ibrahim, pour y prendre sous son commandement tous les vaisseaux turcs échappés au désastre de Navarrin, ainsi qu'un certain nombre de bâtimens égyptiens, et les conduire à Constantinople. Ce pacha avait également mission de chercher à replacer, comme jadis, les ports d'Alexandrie et de Damiette sous la dépendance immédiate de la Porte.

Un divan extraordinaire, que, par parenthèse,

les Feuilles d'Europe se hâtèrent de transformer en *Assemblée Nationale*, composé de tous les membres de la famille du Vice-Roi, des ministres et de tous les hauts fonctionnaires, fut convoqué à Alexandrie pour délibérer sur les demandes du Sultan. Méhémet-Ali espérait pouvoir pénétrer dans cette réunion les sentimens secrets des personnages les plus influens de l'Égypte, et déclarer, sans plus tarder, son indépendance, s'il les trouvait dévoués à sa fortune, et prêts à l'aider dans ses desseins. Mais l'opinion de la majorité du divan fut tout-à-fait opposée à la sienne, et on décida que les voies de la douceur étaient préférables. Force lui fut donc de chercher à temporiser. Il fit des concessions, des promesses, et plus tard, il remit au pacha arnaoûte, Ibrahim, les vaisseaux turcs et des sommes considérables, jurant d'ailleurs obéissance à son maître, et s'engageant à tenir toujours la marine égyptienne à sa disposition. Cependant il ne renonçait point à ses idées d'émancipation, et ses démêlés avec le pacha d'Acre vinrent leur donner une nouvelle force, par les dispositions que la Porte lui ordonna de prendre pour entrer en Syrie. Cette circonstance mit un terme à ses irrésolutions, et il se promit bien de ne plus sortir de la Syrie, si jamais il parvenait à s'y introduire. Aussi n'écouta-t-il pas les ordres que lui transmit dans la suite le Sultan pour lui faire abandonner ses préparatifs de guerre. Il ré-

sista ouvertement, sous prétexte qu'il avait à venger ses propres injures, et il commença la guerre actuelle.

Abstraction faite de sa position de sujet, Méhémet-Ali a commis une grande faute en voulant changer de position. Il ne saurait jamais en posséder une plus favorable sous tous les rapports. Roi par le fait, et roi très-absolu, il ne lui en manquait que le nom, et c'est pour le conquérir qu'il a consenti à sacrifier tant d'avantages certains, que jamais personne n'aurait songé à lui enlever. Le titre de sujet humiliait son orgueil, mais ne lui imposait pas de grandes obligations : chef suprême d'un pays magnifique, qu'il gouvernait, qu'il administrait selon son bon plaisir, il n'avait rien à envier à beaucoup de souverains.

L'autorité du Grand-Seigneur, pendant longtemps purement nominale en Égypte, n'influait en rien sur le système d'administration adopté par Méhémet-Ali. Il disposait à son gré de la liberté, de la vie et de la fortune de ses sujets. Il ne rendait compte à personne de ses immenses revenus, et l'armée qu'il a formée n'obéissait qu'à lui seul. Mais si cette suzeraineté ne portait aucune atteinte à son pouvoir intérieur, elle lui donnait une grande consistance au dehors. Considéré par les puissances de l'Europe comme délégué de la Porte, elles ne pouvaient faire aucune tentative particulière contre lui. Son titre de vas-

sal, dont il rougit, le protégeait contre toutes les ambitions occidentales, et cette protection ne lui coûtait que quelques signes apparens de déférence, quelques sacrifices bien légers en comparaison de tous les bénéfices qu'il en retirait. L'Egypte est fortement convoitée, et le jour où Méhémet-Ali, en se séparant de la Porte renoncerait volontairement à l'appui de son souverain, le jour où, par un événement quelconque, il se ferait déclarer maître indépendant de ce pays, serait celui où il devrait se préparer à se défendre sérieusement contre une invasion étrangère. Qu'il se persuade bien que la France et l'Angleterre ne l'auraient pas laissé tranquille possesseur de ces riches contrées s'il n'eût été question que de l'en expulser. La crainte de déclarer une guerre injuste au Sultan les a seules retenues, malgré l'envie qu'elles ont d'acquérir dans le Levant une colonie de cette importance. L'envahissante Angleterre surtout, a jeté depuis long-temps son dévolu sur l'Egypte, et le dernier traité de commerce qu'elle a fait depuis peu avec Méhémet-Ali lui rendrait encore plus facile l'accomplissement de ses projets permanens de conquête. Parvenue à établir quelques comptoirs à Suez et à Cosséir, le commerce de la mer Rouge où de tous les pavillons de l'Europe, le sien flotte seul, se fera uniquement par elle. Enfin ces établissemens lui fournissant, à sa convenance, une foule de prétextes pour rompre le traité exis-

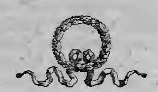
tant, elle saurait, en temps opportun, user de cette facilité pour déclarer une guerre qui lui assurerait sa proie. Les personnes qui ont suivi avec attention la politique du cabinet anglais à l'égard de Méhémet-Ali, ont pu y voir son désir bien prononcé de se créer un débouché de plus, en ajoutant à ses autres possessions des possessions dans le Levant, et ce désir deviendrait encore plus vif, à mesure qu'il serait plus facile à satisfaire.

L'armée et la flotte de Méhémet-Ali peuvent bien lui servir à lutter quelque temps contre les forces de la Porte, mais de quel poids seraient-elles contre une expédition européenne? Il le sentait bien lui-même lorsqu'il offrait son alliance à la France contre le dey d'Alger. Il se serait ainsi assuré un allié puissant qui, plus tard, se serait cru engagé à seconder ses projets d'indépendance, et à le défendre contre les tentatives qu'il redoute.

Malgré l'excessive fertilité de son sol, l'Egypte est un pays ruiné, auquel il faudrait plusieurs années de repos pour réparer une partie des maux qu'il a soufferts : la population, décimée par l'ambition et la cupidité du gouvernement, ne soupire qu'après le moment où elle verra briser ses chaînes, et si elle n'a pas l'énergie suffisante pour se soulever contre la tyrannie de Méhémet-Ali, elle désire ardemment d'en être délivrée : aussi, loin d'offrir de la résistance, elle accueillerait avec

transport celui qui s'annoncerait comme son libérateur.

Quant au résultat de la guerre actuelle, il pourra être long, mais il n'est pas douteux. Jusqu'à présent, Ibrahim a poursuivi sa marche sans trouver d'opposition sérieuse nulle part; il n'a encore combattu que quelques troupes irrégulières, qui, dans aucun cas, n'auraient pu tenir contre lui. Attendons qu'il se soit trouvé en présence de l'armée du Grand-Seigneur, c'est alors qu'il sera permis de juger le général, qui a complètement échoué devant le seul obstacle qu'il ait rencontré, qui, à la tête de cinquante mille hommes et après plus de six mois de siége, n'a pas pu prendre Saint-Jean d'Acre, dont la garnison, réduite à douze cents hommes, n'a jamais été au-delà de deux mille cinq cents!

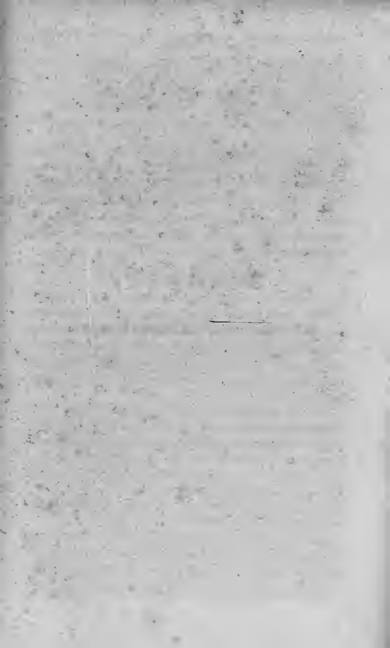


2



NOTICES

BIOGRAPHIQUES.



Méhémet-Ali Pacha.

Méhémet, ou Mohammet-Ali pacha est né, l'an de l'hégire 1182, (1769), à La Cavalle, petite ville de Roumélie, où son père était officier dans les troupes du gouverneur. Bien que son éducation ait été tout-à-fait négligée, il montra de bonne heure un esprit fin et pénétrant, une imagination active et un caractère entreprenant qui semblaient présager dès-lors les hautes destinées qu'il a été appelé à remplir.

Dans sa jeunesse, il eut occasion de donner une preuve de son courage et de sa prudence en faisant rentrer dans le devoir les habitans d'un bourg, qui s'étaient révoltés contre les autorités de La Cavalle. Cette action lui valut la confiance de ses chefs et l'attachement d'une femme, qu'il épousa par la suite, et dont il eut, pendant l'existence de son premier mari, trois fils, Ismaïl, Toussoum et Ibrahim : ce qui a donné lieu au bruit généralement répandu, qu'Ibrahim pacha n'était que son fils adoptif.

Une circonstance particulière le mit à la tête d'une troupe de trois cents hommes que l'arrondissement de La Cavalle envoyait en Égypte, par ordre du Grand-Seigneur, contre les Français qui venaient de s'emparer de ce pays. A peine eût-il rejoint avec les siens l'armée ottomane, qu'il s'y fit remarquer par sa conduite pleine de bravoure, et ne cessa de se distinguer dans les différens combats qu'elle eut à soutenir contre les troupes républicaines.

Je ne suivrai point Méhémet-Ali dans sa carrière militaire, cette partie de sa vie ayant été déja traitée par un auteur moderne, avec tous les développemens qu'elle comportait (1). Je

(1) M. Félix Mangin, *Histoire de l'Égypte sous Méhémet-Ali.*

me hâte donc d'arriver au moment où, après avoir passé par tous les grades, après avoir éprouvé toutes les vicissitudes du métier des armes, après avoir été alternativement blâmé et récompensé par ses supérieurs, il fut élu gouverneur de l'Égypte, par une députation des Cheiks, le 14 mars 1805. Le pays était alors en proie aux horreurs des divisions intestines, qu'entretenaient une foule de tyrans connus sous le nom de *Beys* ou *Mamelouchs*. Il sut leur résister; et deux mois après son élection, (le 9 juillet 1805), il fut confirmé par la Sublime Porte, dans son poste de pacha d'Égypte.

Les Anglais ne virent pas avec plaisir la tranquillité sur le point d'être rétablie, par l'énergie d'un seul homme, dans un pays qu'ils convoitaient depuis long-temps et dont les troubles donnaient tous les jours un nouvel aliment à leurs prétentions. Ils se déclarèrent ouvertement contre le gouvernement de Méhémet-Ali pacha, dont les intentions bien connues renversaient tout d'un coup de vieilles espérances. L'ambassadeur britannique demandait sa déchéance, à Constanttnople, en même-temps que des agens du cabinet de Londres fomentaient de nouvelles divisions en Égypte. Leurs efforts réussirent du côté de la Porte, qui enjoignit à Méhémet-Ali de quitter son pachalic pour aller prendre possession de celui de Salonique; mais il parvint, sous divers prétextes, à gagner du temps, jusqu'au moment où de nouveaux services décidèrent le Grand-Seigneur à laisser en Égypte le seul homme qui fut capable de la gouverner dans des circonstances aussi critiques, et de la conserver a l'empire.

La défaite des Anglais à Rosette, lors de la désastreuse expédition qu'ils tentèrent en 1807, et leur expulsion de l'Égypte, la destruction des Mamelouchs, les guerres contre les Wahabys, les conquêtes de l'Hedjias, du Cordofan et du Senaâr furent, plus tard, autant de titres qui le placèrent au plus haut dégré dans la faveur et dans l'estime du Sultan. Son ambition seule l'a empêché de s'y maintenir. Il est persuadé

qu'il a conquis l'Égypte par la puissance de son sabre, et il tient à en conserver la possession, pour la transmettre à ses héritiers; c'est enfin une nouvelle dynastie qu'il veut créer.

Méhémet-Ali joint à beaucoup de courage, l'art de commander; il est doué d'un esprit subtil et d'une perspicacité peu commune : aussi, connaît-il tous les ressorts de la politique et sait-il les faire mouvoir avec assez d'adresse. Grand travailleur, et d'une persévérance qui lui a permis d'apprendre à lire et à écrire à l'âge de quarante-cinq ans, on voit dans toute sa conduite l'application inquiète d'un ambitieux qui veut se faire un nom à quelque prix que ce soit. Parcimonieux et prodigue par caprice, il ne donne que par ostentation. Emporté jusqu'à la violence, il ne manque cependant pas d'un certain fonds d'humanité; il a ôté aux grands l'affreux privilége de mettre quelqu'un à mort sans jugement; il a accueilli à sa cour un grand nombre de sujets révoltés contre la Porte, il les traite honorablement et n'a jamais voulu les livrer; enfin, pendant l'insurrection de la Grèce, il a pris sous sa protection les Hellènes qui se trouvaient en Égypte, les a conservés dans leurs emplois et leur a accordé de nouvelles faveurs. Partisan enthousiaste des innovations, il les adopte avec feu, et le plus souvent sans examen, aussi a-t-il fait de nombreuses écoles, dont son amour propre excessif a eu singulièrement à souffrir. Du reste, il est affable, d'un abord facile et même prévenant. Dépouillé de préjugés, il sait apprécier les nations européennes, met une certaine affectation à les imiter et blâme journellement les grands de sa cour de les méconnaître. Sa physionomie est gaie et ouverte, et son œil plein de feu. Constamment agité, il dort peu, et rarement d'un sommeil paisible; pendant la nuit, deux femmes veillent alternativement à ses côtés pour replacer ses couvertures qu'il dérange sans cesse en dormant. Dans l'intimité, il est communicatif, curieux, questionneur, surtout en ce qui concerne l'Europe. Enfin, homme

privé, il possède des qualités estimables ; il est bon père, ami sûr, sobre et de mœurs régulières.

Tel est Méhémet-Ali, si quelques traits de cette esquisse perdent chaque jour de leur ressemblance première, il faut l'attribuer à l'impitoyable vieillesse, qui semble redoubler de rigueur en s'appesantissant sur lui.

Ibrahim Pacha.

C'est le seul des trois fils de Méhémet-Ali que la mort ait épargné. Comme son père, auquel du reste il ressemble beaucoup et dont il a pris la plupart des manières dans le geste et dans le maintien, il a vu le jour à La Cavalle. Il peut être âgé de 38 à 40 ans. Son éducation première a été plus que négligée, et ses goûts et ses habitudes se sont long-temps ressentis de la barbarie des exemples qu'il eut continuellement sous les yeux pendant son enfance. Cette considération cependant, ne me paraît pas suffisante pour me porter à justifier la conduite qu'Ibrahim pacha a tenue dans la Haute-Égypte. Je ne pardonne pas la cruauté, même à l'extréme jeunesse, quelqu'ignorante qu'elle soit, et l'inventeur d'un nouveau genre de supplice, le destructeur de la population d'une vaste contrée ne trouvera point un apologiste en moi. Je sais qu'il existe des gens pour qui le résultat d'une entreprise est tout, et qui sont toujours prêts à excuser les moyens en faveur du succès. Eh bien, que ces gens absolvent Ibrahim, qu'ils le félicitent même d'avoir soumis le Saïd en faisant mourir à la bouche du canon tous les habitans qu'il prenait, sans distinction d'âge ni de sexe. A eux permis; quant à moi, je repousse avec horreur la plus éclatante victoire, si elle a été souillée par des excès inhumains.

Ses guerres dans le pays de l'Hedjias, dont il a aussi fait la conquête, et pendant lesquelles il ne se montra pas plus accessible à la pitié (1), avaient porté son orgueil au dernier

(1) Pendant toute la durée de cette cruelle guerre, Ibrahim pacha suivit l'odieux usage, aboli par le Sultan actuel, de payer cinquante piastres à ses soldats, pour chaque tête ou chaque paire d'oreilles qu'ils

point, et lui avaient donné la plus haute idée de sa fortune et surtout de ses talens militaires. Ce fut donc gonflé de l'opinion de lui-même la plus avantageuse, et dévoré du desir d'ajouter encore à sa prétendue réputation, qu'il marcha fièrement à la tête de l'expédition que Méhémet Ali fut forcé, par la Porte, d'envoyer en Morée.

C'est dans un pays plus voisin de la civilisation, c'est en Morée, où, entouré d'autres hommes, guidé par des conseillers plus expérimentés et animés de meilleures intentions, qu'Ibrahim pacha a pu se convaincre que la terre n'était pas toute peuplée de bédouins et d'esclaves. Ses rapports journaliers avec des européens, et plus encore les événemens, ont tant soit peu réprimé la fougue de son caractère, lui ont appris à mettre un frein, souvent utile, à la véhémence de ses volontés, à ne pas s'abandonner aussi facilement à ses passions, enfin à se soumettre aux lois impérieuses de la nécessité et des circonstances.

Il faut lui rendre la justice de dire, que sa conduite durant la longue lutte qu'il eut à soutenir contre les Grecs, ne ressemblait en rien à la férocité qu'il avait déployée lors de ses premiers débuts dans la carrière des armes. Cette époque de sa vie fut mal jugée par l'Europe qui adopta sans examen toutes les calomnies qu'un zèle indiscret dictait aux partisans des malheureux Hellènes. Ibrahim pacha se comporta, pendant toute la durée de l'occupation de la Morée, comme l'aurait fait à sa place tout autre général, et il serait facile de citer plusieurs traits qui lui font honneur.

En refusant d'évacuer la Grèce sur les premières sommations qui lui furent faites, Ibrahim ne fit qu'obéir à son sou-

lui apportaient ! Ce fut aussi dans cette expédition qu'il fit massacrer le malheureux Mahllen Ghaly, le plus savant parmi les Cophtes. Il le fit conduire en sa présence, et ordonna à ses gardes de le mettre à mort, malgré les supplications de Mallhen et de ses enfans qui arrosaient de leurs larmes les pieds d'Ibrahim.

verain, et on lui fit un crime de son obéissance! Mais qu'eût-on dit, si, méconnaissant les ordres du chef de l'État, trahissant les devoirs les plus saints de l'honneur, il eût lâchement abandonné le poste qui lui avait été confié? Cette défection eût-elle trouvé des approbateurs? nous ne le pensons pas. Qui eût osé blâmer ouvertement la fidélité d'un général? personne. Et ce qui est louable chez tous les guerriers de tous les pays, doit-il être répréhensible seulement dans un Turc? non, c'est une distinction que n'admettent ni la raison, ni la justice.

Obligé de lutter contre les armes des Grecs et la diplomatie des cabinets de l'Europe, Ibrahim montra constamment plus de courage et de franchise que de finesse. Sans être grand capitaine, il fit souvent preuve de talent; et bien qu'il ignorât tous les détours de la politique, son bon sens naturel lui fit éviter les fausses démarches où on voulait l'égarer, et il ne craignit pas de dire ouvertement dans plusieurs occasions, qu'on le trompait, qu'on n'agissait pas loyalement à son égard.

Ibrahim pacha a retiré quelque fruit de son séjour en Morée. Il en a rapporté des idées un peu plus saines sur plusieurs objets essentiels. Il est devenu plus abordable, et semble plus disposé à écouter les conseils, enfin il commence à s'apercevoir qu'il ne suffit pas d'être pacha pour en savoir plus que tout le monde. Mais beaucoup de défauts obscurcissent en lui ce petit nombre de bonnes dispositions. Emporté, violent, impérieux dans ses volontés, il ne reculera devant aucun moyen de satisfaire l'ambition dont il est dévoré. Dans quelques mesures récentes, il a montré une avidité d'argent plus prononcée encore que celle de son père, et accompagnée de formes entières, effrayantes pour l'avenir. Il aime les plaisirs et s'y livre par fois sans aucune mesure, abandonnant volontiers le soin des affaires à des favoris qui, à force de flatteries et de basses complaisances, sont parvenus à s'emparer de son esprit.

Abbas Pacha.

Abbas pacha, fils unique de Toussoum pacha, est un jeune homme d'une vingtaine d'années environ, et d'un embonpoint peu ordinaire à cet âge. Il montra dans son enfance les plus heureuses dispositions qui le firent tendrement chérir de Méhémet-Ali, son grand-père. Mais livré de bonne heure à lui-même, gâté par une mère faible, entouré de flatteurs et de vils complaisans, mal dirigé par d'inhabiles gouverneurs, il contracta bientôt tous les défauts de la vie du harem, tous les vices d'une éducation efféminée. Il a détruit dans son adolescence les espérances flatteuses qu'avaient fait concevoir ses premières années. Toutefois, quoique vicieuses, ses inclinations n'ont pris jusqu'à ce jour aucun caractère bien alarmant, et ses erreurs doivent plus tôt être attribuées à l'étourderie qu'à un mauvais fonds.

La jeunesse et l'excessive légèreté d'Abbas pacha, l'ont éloigné de toute étude sérieuse, cependant il ne manque pas d'une certaine vivacité dans l'imagination; et son dégoût pour le travail peut provenir de l'ignorance de ses professeurs, comme les travers de son esprit proviennent de la tendresse mal éclairée de parens trop faibles.

Méhémet-Ali et Ibrahim ont ouvert les yeux peut-être un peu tard; mais enfin ils ont pris des mesures convenables pour remédier, s'il en est temps encore, au mal causé par leur longue insouciance. Abbas pacha a donc été confié à de meilleures mains, et on se promet beaucoup des soins et du zèle de son gouverneur actuel. Ce jeune homme fait en ce moment sa première campagne, en Syrie, sous les ordres de son oncle Ibrahim.

Mouharem Bey.

Mouharem bey, vice-amiral de la marine égyptienne, gouverneur d'Alexandrie et gendre de Méhémet-Ali, est issu d'une famille riche de La Cavalle ; il est âgé de quarante-six à quarante-sept ans. C'est un homme sans caractère, et à l'exception de son amour excessif pour l'argent, on ne lui connaît pas de vice bien prononcé ; mais aussi on chercherait vainement en lui quelques vertus. Il est naturellement poli, doux par faiblesse, irrésolu et timide au-delà de toute expression : enfin c'est le type de la nullité. En sa qualité de vice-amiral, il commandait la flotte égyptienne à Navarin, où il donna une bien triste idée de son courage.

Mouharem bey jouit d'immenses revenus, dont son beau-père profite quelquefois, sans qu'il ose faire paraître le moindre mécontentement. Il assiste régulièrement au Conseil, mais on conçoit aisément que ses avis y sont d'un très-petit poids, et que sa voix est rarement écoutée dans le Divan.



Ahmet Bey Defterdar.

Ahmet bey, autre gendre de Méhémet-Ali, et en tout l'opposé du précédent, descend d'une famille opulente de beys. Il est âgé de quarante-cinq ans. Passablement instruit, il connaît la géographie et l'histoire, et a dressé une carte assez exacte du Cordofân et du Senaâr. Il jouit d'une fortune colossale, et habite ordinairement le Caire où il possède plusieurs magnifiques palais. Élevé parmi les grands de Constantinople, ses manières se ressentent de l'éducation qu'il a reçue et de ses longues liaisons avec les personnages les plus distingués. Il est d'une grande politesse, et c'est sous des formes attrayantes, sous des dehors séduisans, qu'il cache l'âme la plus atroce. Il est universellement redouté dans le pays, et l'on va jusqu'à dire que Méhémet-Ali ne le voit pas d'un œil fort tranquille à sa cour.

J'essaierai vainement de donner une idée du caractère féroce d'Ahmet bey, et comme rien ne saurait le mieux faire connaître que ses propres actions, je vais en citer quelques-unes dont la véracité est publiquement constatée.

Pendant son expédition dans le Senaâr, une malheureuse paysanne vint lui porter plainte contre un soldat qui lui avait pris un verre de lait, l'avait bu et refusait de le payer. Il s'agissait de cinq paras, (un peu moins de cinq centimes). Ahmet bey lui demanda si elle pourrait reconnaître le coupable : la femme l'ayant désigné, il le fit saisir par les gardes dont il était environné, et qui, la plupart du temps, exercèrent les fonctions de bourreaux durant cette déplorable campagne, et lui fit ouvrir le ventre pour voir si le lait s'y trouvait, prévenant froidement l'accusatrice qu'elle eût à se préparer à subir le même supplice

si elle s'était trompée.... Elle avait dit vrai; il la congédia en lui faisant payer son verre de lait!

Il y a quelque temps, un des hommes attachés à ses écuries, blessa légèrement un cheval, en le ferrant. Ahmet bey le manda en sa présence, lui ordonna de se coucher sur le ventre, et quand il fut dans cette posture, il fit apporter des fers rouges, des cloux, et le fit ferrer aux deux pieds, sans qu'aucun des assistans osât laisser échapper le plus petit signe de pitié, et encore moins s'opposer à cet acte de barbarie. Quant à lui, il fumait tranquillement en repaissant ses yeux de cet horrible spectacle.

Je pourrais encore citer un grand nombre de traits du même genre; mais ma plume se refuse à retracer de pareilles horreurs, et c'est avec la plus grande répugnance que je vais compléter le portrait du farouche Ahmet bey, en rapportant deux ou trois particularités non moins caractéristiques. Il a eu pendant long-temps, et j'ignore s'il ne les a pas encore, deux lions qui passaient leur vie à ses côtés, dans son divan. Ces animaux connaissaient parfaitement leur maître, mais ils ne connaissaient que lui. Lorsqu'il était de bonne humeur, il appelait un de ses domestiques, l'obligeait à *jouer* avec ses lions, et riait de tout son cœur à chaque blessure qu'ils lui faisaient. Il ne mettait fin à ce jeu cruel que lorsqu'il était fatigué d'avoir trop ri, ou que le domestique, couvert de sang et de plaies, tombait expirant sur le parquet.

Quand Ahmet bey se fait saigner, il plonge la main dans son sang, il le remue avec délice, le fait couler entre ses doigts, le considère avec une joie féroce, le trouve *plus doux que du velours,* ce sont ses expressions. Cette scène, qui se renouvelle fréquemment, répand la terreur parmi les gens de sa maison; ils craignent, non sans quelque raison, qu'il ne lui prenne un beau jour la fantaisie d'établir une funeste comparaison.

Tel est Ahmet bey Defterdar; tel est l'homme que Méhémet-

Ali choisit pour aller venger la mort d'Ismayl pacha et assurer la conquête du Cordofân et du Senaâr (1). Il s'acquitta de cette double mission avec la dernière cruauté, et fit périr plus de trente mille âmes. L'effroi qu'il inspira, causa l'émigration de plus de cent mille autres; enfin les campagnes se trouvant désertes, il s'en suivit une famine qui porta le dernier coup à cette malheureuse population. Ainsi, par le fait, Ahmet bey a enlevé deux cent mille âmes à ces contrées; mais il en est revenu avec soixante millions, auxquels il ajoute chaque année deux ou trois millions que lui vaut son titre de Defterdar.

(1) Ismayl, fils aîné de Méhémet-Ali, était détesté dans le Cordofân et le Senaâr, où il avait commis un grand nombre d'actions atroces. Ayant fait bâtonner, à Senaâr, un des chefs du pays, cet homme conserva le ressentiment des mauvais traitemens qu'il avait reçus, et saisit une occasion favorable pour se venger. Sachant qu'Ismayl s'était porté dans un village, à quelques lieues de son quartier-général, escorté seulement par quarante hommes, il s'y rendit de nuit, accompagné des siens, le surprit dans son logement au milieu de l'obscurité, le poignarda ainsi que la plupart de ses gardes et mit le feu à la maison, après l'avoir entourée de branches desséchées et d'autres combustibles.
La nouvelle de cet événement fut reçue au Caire, le 5 décembre 1821.

Mahmout Bey.

Mahmout bey, le ministre de la guerre actuel, est un homme de cinquante-cinq ans, d'une belle physionomie et d'une taille avantageuse. Arnaoute de naissance, il a tous les préjugés de ses compatriotes. Sans connaissances, sans aucune instruction, il a pour les sciences en général, le même mépris que le célèbre Mallebranche professait pour l'histoire, dont il ne faisait pas plus de cas, disait-il ingénuement, que des nouvelles de son quartier. Quelque peu d'esprit naturel, une espèce d'instinct financier et un long exercice lui ont donné l'habitude des affaires contentieuses, et dans cette partie il a rendu des services à Méhémet-Ali. Il a beaucoup d'influence sur le pacha, dont il ne partage pas les idées d'innovation et d'amélioration : et, bien qu'il n'ose rien faire pour contrarier ouvertement les projets de son maître, il ne les seconde qu'à contre cœur et avec insouciance. Il travaille même sourdement à les faire avorter. Sa promotion au ministère de la Guerre fut considérée par les amis de Méhémet-Ali comme une grande faute.

Mahmout bey, est d'une politesse froide, et ne se pique pas de beaucoup de justice, surtout à l'égard des Européens, qu'il déteste en proportion qu'ils sont plus distingués par leurs talens et leurs lumières.

Schériff Bey.

SCHÉRIFF bey, âgé d'un peu plus de trente ans, est né à La Cavalle, et est parent de Méhémet-Ali à un degré éloigné. Il occupe, depuis cinq ans, le poste élevé de *Kiahia-Bey*, dont les attributions correspondent à celles de ministre de l'Intérieur.

Schériff bey ne manque ni d'intelligence, ni de quelque talent; mais il n'a aucune expérience des affaires, et ne possède pas, à beaucoup près, les connaissances nécessaires pour administrer un vaste pays; aussi le vice-roi ne l'a-t-il point pressé de quitter Siouth, ville où il fait sa résidence en qualité de gouverneur de la Haute-Égypte, pour venir reprendre ses fonctions de Kiahia bey, qui, pendant son absence, sont remplies par Abid effendi, secrétaire intime de Méhémet-Ali, honnête homme, très-intelligent et grand travailleur.

L'éloignement de Shériff bey ne permet pas de connaître beaucoup de particularités sur son caractère et sa vie privée. Cependant on dit du bien de lui. Il passe pour être doux et d'un bon naturel : on croyait même qu'avec un peu d'application et de pratique il serait assez promptement parvenu à diriger d'une manière convenable le département à la tête duquel il a été placé par un excès de faveur.

Osman Bey.

Osman bey, Nour-ed-Dyn, major-général des armées égyptiennes, peut avoir de quarante à quarante-deux ans. C'est le fils d'un des plus bas domestiques de la maison de Méhémet-Ali qui, ayant cru reconnaître en lui quelques heureuses dispositions, le prit en amitié et voulut bien se charger de son éducation. Osman bey fut donc envoyé en Europe, où il resta pendant sept ans aux frais de son bienfaiteur. Il a visité successivement la France, l'Angleterre et l'Italie. Il a perdu dans ses voyages une partie des préjugés qui s'opposent au développement des facultés intellectuelles chez les Orientaux et en font un peuple à part; mais il est bien loin d'en être revenu, comme on voudrait le faire croire, un homme remarquable.

A son retour en Égypte, Osman bey s'adonna tout entier à l'instruction publique; il fonda une école militaire, à l'instar de celles d'Europe, pour les jeunes gens destinés à occuper les grades dans l'armée. Cet établissement dont il fut nommé directeur, parut d'abord prospérer; mais bientôt, l'incapacité des professeurs et d'Osman bey lui-même, dont le zèle et l'enthousiasme ne pouvaient suppléer au manque absolu de connaissances positives, indispensables dans le chef d'une semblable institution, la firent sensiblement décliner. Cependant de tous les courtisans de Méhémet-Ali, c'était le plus capable d'occuper un pareil poste. Ses successeurs ont porté le dernier coup à cet utile établissement, déja chancelant entre ses mains.

Les hauts employés de Méhémet-Ali n'ont pas vu sans quelque jalousie l'avancement rapide d'Osman bey et la faveur dont il jouit auprès du maître et de son fils. Ils ont considéré

comme un passe-droit qu'on leur faisait, sa promotion aux fonctions importantes de major-général, briguées déja depuis long-temps, par quelques-uns d'entr'eux.

Osman bey est chargé de tout ce qui a rapport à l'organisation et à l'instruction des armées de terre et de mer. Il a la surveillance des écoles militaires et de marine; il examine tous les plans qu'on propose au gouvernement; fait des rapport sur certains projets; donne son avis sur tous; juge toutes les innovations. Il compile des lois, promet des réglemens, donne des consignes, en un mot c'est le factotum de l'Égypte.

Chez lui, Osman bey est toujours entouré de livres; son divan en est encombré, les parquets en sont jonchés, et il est impossible de faire deux pas dans ses appartemens sans marcher sur une vingtaine de bouquins. Ses amis prétendent qu'il lit.... Il connaît les langues de l'Europe, mais il parle peu.... on dit qu'il pense. Pour beaucoup de gens qui l'ont vu de près, ce n'est qu'un pédant, gonflé d'orgueil, plein de lui-même, et ne devant qu'aux bontés dont le comble Méhémet-Ali de ne pas passer pour un sot. On m'a assuré qu'une de ses principales jouissances, dans ses momens de loisir, était de relire les cartes de visite et les billets d'invitation qu'il a reçus pendant son séjour en Europe. Je ne peux pas affirmer qu'il les lise seul, mais je sais pertinemment qu'il aime beaucoup à en parler et à les montrer aux étrangers.

Sa réputation de savant et d'ami des lumières fait que tous les zélateurs de la civilisation des peuples, tous les faiseurs d'utopies s'adressent à lui avec la plus grande confiance. Il reçoit tous les mémoires que l'amour du bien public ou l'intérêt particulier font éclore chaque jour. Dans la foule il y en a be bons; j'en connais même d'excellens; mais hélas! bons et mauvais, tous subissent le même destin. Confondus dans les vastes portefeuilles d'Osman bey, qui ressemblent à ces cavernes fabuleuses dont rien ne sort jamais, ils sont condamnés dès leur naissance à un oubli éternel.

Osman bey a une grande influence sur Méhémet-Ali et sur Ibrahim pacha; aussi il ne craint rien tant que de la perdre et comme tous les courtisans, il flatte ses maîtres au lieu de leur dire la vérité. Je ne suis pas éloigné de lui croire de bonnes intentions; il aime la civilisation, mais il n'est pas capable de lui faire faire de grands progrès. Le seul avantage incontestable qu'il ait sur ses rivaux, c'est de s'être promené en Europe pendant sept ans, et d'apprécier quelque peu l'état de splendeur où elle est parvenue. Il est poli, avenant, quoique un peu jaloux du mérite d'autrui, et cherche à se donner de temps en temps des airs *fashionables*. Malgré tout, on lui doit des éloges pour le soin qu'il a apporté dans la formation de son état-major, où il a admis quelques officiers de mérite.

Boghos Youssouf.

Boghos Youssouf, arménien, est né à Smyrne, où dans sa jeunesse il a essayé plusieurs genres de négoce. Sa destinée, à ce qu'il paraît, n'était pas de s'enrichir en travaillant pour son propre compte. Le fait est, qu'il s'est montré beaucoup plus heureux en faisant les affaires de Méhémet-Ali.

Peu de temps après son arrivée en Égypte, Boghos Youssouf entra au service du pacha en qualité de drogman; il se fit remarquer dans ce poste par ses talens et son assiduité. Sa complaisance obséquieuse et la souplesse de son caractère ne l'empêchèrent cependant pas d'encourir la disgrâce de son maître, à qui, dans un moment de gêne, il refusa de prêter une légère somme d'argent. On prétend même qu'il eut besoin de l'intervention de quelques personnages influens pour conserver sa tête dans cette circonstance. Mais au bout de quelques mois, le courroux de Méhémet-Ali s'étant un peu calmé, les amis de Boghos intercédèrent de nouveau pour lui et obtinrent enfin son pardon. Il sortit donc de la retraite où il se tenait caché, vint baiser les pieds de S. A. et reprit, comme par le passé, ses fonctions d'interprête.

Depuis cette époque, déja reculée, sa faveur n'a fait que s'accroître et l'a enfin porté au poste éminent qu'il occupe aujourd'hui, à la satisfaction du pacha, à la sienne propre, mais au mécontentement de toute la nation. Boghos n'est que drogman et directeur-général de l'administration du commerce; mais par le fait, c'est lui qui est le premier ministre de Méhémet-Ali et qui gouverne l'Égypte. Aussi n'y a-t-il pas dans ce pays une seule famille, un seul individu qui ne lui imputent leur misère et ne chargent son nom de malédictions partant

du cœur. Il faut l'avouer, il a bien fait tout ce qui dépendait de lui pour se faire détester par le peuple.

Boghos joue le désintéressement; mais pas avec assez d'art néanmoins pour rendre beaucoup de personnes dupes de ce manége. Tout le monde sait qu'il est intéressé dans plusieurs maisons de commerce; qu'il a des boutiques, des tavernes, qu'on exploite pour son compte; enfin qu'il a une large part dans les bénéfices qu'il procure à un sien frère établi à Trieste. Par son adresse, il a décidé Méhémet-Ali à charger presqu'exclusivement ce frère de la vente de tous les produits de l'Égypte que S. A. expédie à ses risques en Europe : et en sa qualité de directeur du commerce, c'est le Boghos d'Alexandrie qui se trouve chargé de l'examen des comptes du Boghos de Trieste : aussi l'on pense bien que ces comptes sont toujours parfaitement en règle.

On ne connaît pas la fortune de Boghos Youssouf; l'opinion publique lui donne des millions, tandisque ses créatures, car il serait bien maladroit dans sa position, s'il n'en avait pas, attestent le contraire, et le feraient presque passer pour un pauvre diable. La plus forte partie de ses richesses est réalisée en Europe, personne ne l'ignore, et il affecte d'immobiliser quelques fonds en Égypte. Il achète bon marché des terrains que d'autres paieraient fort cher, et il fait bâtir; mais on veut absolument que ce soit pour donner le change, et couvrir ses véritables projets. Il a l'air de vouloir se fixer définitivement en Égypte, bien qu'on lui suppose la ferme résolution de quitter, à la première occasion, un pays où il vit au milieu des craintes, des soucis et des dangers, et où il n'est, disent ses amis, retenu que par la reconnaissance. Mais Boghos n'est pas très-sentimental de son naturel, et s'il ne part pas, ce n'est certainement pas sa seule affection pour Méhémet-Ali qui le retient.

Boghos n'ignore rien de la situation déplorable de l'Égypte; il a un très-grand ascendant sur l'esprit de Méhémet-Ali, et

bien certainement s'il avait voulu élever la voix en faveur du peuple, il n'y a pas le moindre doute qu'il n'eût aisément obtenu des adoucissemens à son sort. Mais Boghos ne pense qu'à lui et aux flatteurs qui l'obsèdent sans cesse. Il parle de la civilisation sans l'aimer; il n'a fait pour elle absolument que ce qu'il a été forcé de faire, et on ne peut pas citer une innovation de quelqu'utilité introduite par lui. Cependant, sous ce rapport, il eût pu faire beaucoup de bien; car il a quelqu'idée des lois, des mœurs et des arts des Européens, et il possède toute l'influence nécessaire pour faire adopter les mesures propres à éclairer la nation, à faire fleurir son industrie, enfin à améliorer sa condition.

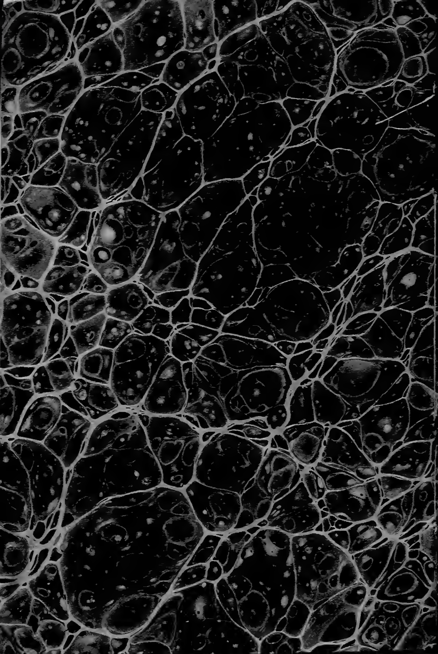
Boghos est un travailleur infatigable; ayant plus de finesse que de véritable esprit; plus de jargon que de connaissances réelles; plus de savoir-faire que de savoir. Du reste n'entendant rien en économie politique et ne soupçonnant pas les premiers élémens d'une administration régulière. Avec les Européens, il est d'une politesse parfaite et d'une complaisance extrême pour écouter même les choses les plus vides d'intérêt. Avec les Turcs, il est impossible de se figurer quelqu'un de plus bas, de plus rampant que lui. Il ne leur parle jamais que plié en deux, et pour me servir d'une expression connue, on dirait qu'il leur croit les oreilles aux talons; enfin on pourrait presque assurer que le pacha ne connaît pas la couleur de ses yeux, bien qu'il l'ait à son service depuis près de vingt ans. Jamais il ne contredit, il approuve à tout propos, et craint par-dessus tout de se compromettre.

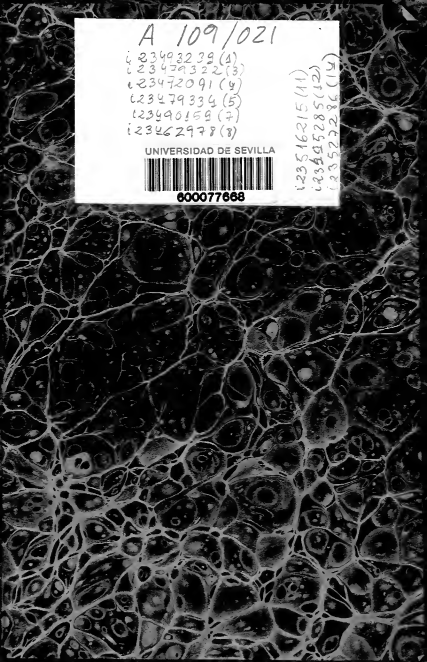
Le plus grand défaut de Boghos est un manque absolu de franchise, un excès de dissimulation. Jamais il ne dit ce qu'il pense; et même dans les affaires les plus simples, il évite toujours de s'expliquer d'une manière claire. Quelque soit la nature de la proposition qu'on lui fait, quelque soit la demande qu'on lui adresse il ne dit jamais non : il promet, avec la ferme résolution de ne pas tenir. Les moindres affaires deviennent

interminables avec lui : il promène, il lambine, il attend, il veut voir, il renvoie au lendemain, au surlendemain, au commencement de la semaine, à la fin du mois : heureux si l'on sait à quoi s'en tenir à la fin de l'an ! Il faut toujours le forcer jusque dans ses derniers retranchemens pour obtenir de lui une solution quelconque.

Voilà ce Boghos-Youssouf dont on a voulu faire un grand homme, et qui jouit au plus haut degré de la faveur et de la confiance de Méhémet-Ali. Mais il semble qu'Ibrahim pacha ne partage pas à l'égard de ce favori l'opinion de son père ; on dit même qu'il nourrit contre lui nn ressentiment assez vif dont on attribue l'origine à la circonstance que voici : lorsqu'Ibrahim pacha se trouvait en Morée, il lui arriva souvent de manquer d'argent, soit que son père n'en eût pas toujours à sa disposition, soit que la difficulté des communications entravât les envois de cette nature. Dans un de ces momens de presse, il tira pour une assez forte somme sur M. Pietro Boghos de Trieste, qu'il savait être l'agent de Méhémet-Ali et avoir toujours en mains des valeurs considérables en produits de l'Égypte. Pietro Boghos laissa protester les lettres de change d'Ibrahim, qui a toujours soupçonné Boghos-Youssouf d'avoir été pour quelque chose dans ce cruel affront fait à sa signature, à une époque où il commandait une puissante armée. C'est là, assure-t-on, la principale cause du peu d'amitié qu'Ibrahim témoigne à Boghos, malgré les prévenances et les basses flatteries qu'il lui prodigue pour le faire revenir sur son compte.






A 109/021
UNIVERSIDAD DE SEVILLA
600077668

